

Simone Molina

Archives incandescentes

Écrire, entre la psychanalyse, l'Histoire et le Politique

Prenant appui sur l'œuvre de Georges Perec, je voulais montrer, plutôt que démontrer, que le fait d'écrire a pour fonction de rassembler les morceaux épars, sans que jamais cela ne soit acquis. Ce mouvement devenant, à l'image du Fort-Da un mouvement qui inscrit du vivant dans le vivant. Car, pour ce qui concerne le trauma, écrire, c'est d'abord tenter d'inscrire en même temps que c'est s'autoriser à oublier... en effet mon écriture vient en partie du trauma et de la folie de la guerre, avec ce que la mise en fiction narrative imprime du côté du vivant pour qui tente d'échapper à l'ensevelissement sous l'ombre de l'Histoire.

Mais, du fait de ma pratique auprès de patients psychotiques, et auprès d'équipes travaillant en psychiatrie, mon écriture vient aussi des marges avec la question que nous pose la psychose. Il est clair que l'écoute du trauma permet d'entrevoir l'effroyable d'une existence où le dedans et le dehors ne sont pas repérables, rarement lisibles, ce qui est le quotidien de la psychose.

! Outre la présentation à Nice, plusieurs autres rencontres ont eu lieu à Paris, Montpellier et Avignon à l'initiative de divers groupes analytiques ou littéraires. D'autres ont eu lieu à Grenoble, Toulouse, Marseille, Forcalquier, et dans de plus petites villes. La prochaine présentation aura lieu le 14 novembre 2014 au Théâtre des Halles à Avignon, avec Alain Timar et Antoine Spire.

Comment présenter un livre paru fin 2011 et donc rédigé entre 2009 et 2010 ? Le temps qui s'étire et les présentations qui ont eu lieu¹ avec des publics très divers appartenant aux différents champs que sollicite le titre du livre, modifient le souvenir de ce qui a été produit dans un autre temps psychique.

On écrit pour oublier, pour se débarrasser de ce qui encombre. Le livre de Danièle Michel-Chich, *Lettre à Zohra D.* montre combien il s'agit là d'une illusion. Au contraire de permettre l'oubli, l'écriture, qui d'abord soulage, fait creuser des sillons inattendus. À cet égard, Jorge Semprun était clairvoyant, lui qui, contrairement à Primo Levi dont il est largement question dans plusieurs chapitres de mon livre, a reculé longtemps devant l'écriture de son vécu du camp.

Ainsi il y aurait dans l'écriture du traumatisme de guerre deux moments qui se superposent parfois, tout comme dans l'analyse : un temps illusoire où on dépose ce qui encombre, et un autre temps où on est confronté à ce qui pousse en soi et qui veut émerger.

COMMENT DONC PRÉSENTER CE LIVRE ?

Je le ferai en deux parties. D'abord sous une forme synthétique, puis je développerai quelques éléments afin de poursuivre ma réflexion. Car écrire permet de penser, et non le contraire. Et il y a fort à parier, qu'en rédigeant cette présentation dans un après coup de la rencontre avec mes hôtes de l'ALI de Nice que je remercie beaucoup pour leur accueil convivial et leur

écoute attentive, je parte encore à la découverte.

Archives Incandescentes ; écrire entre la psychanalyse, l'Histoire et le politique est un livre protéiforme, et c'est un choix : il allie l'essai, le poème, la nouvelle, il met en perspective la clinique psychanalytique, la clinique institutionnelle, l'Histoire, la littérature et le politique.

Il tente avec la forme de rendre compte du fond : Georges Perec mieux que quiconque a su faire se conjindre forme et fond. Qu'est-ce que la forme de ce livre dirait alors du traumatisme ?

✓ Un éclatement : il y a en effet un éclatement apparent des thèmes, mais ils sont par ailleurs entrelacés en sous-œuvre. C'est là, certes, tout le contraire de ce qu'attend l'édition actuelle pour un essai.

✓ L'impossible à dire : d'où la présence de nombreux exergues poétiques, de poèmes et de nouvelles, qui viennent dire par les contours l'impensable de ce Réel

✓ La tentative de dire plus en pratiquant l'ellipse, et donc en laissant se créer pour le lecteur une autre histoire qui se trame ailleurs. Ainsi en est-il par exemple du livre de Yoko Ogawa, *Tristes Revanches*², série de nouvelles qui n'ont pas de thème en commun mais où se fabrique une autre trame légère et étrange. C'est la part laissée au lecteur.

Il a pour colonne vertébrale la question, majeure à mes yeux et jamais résolue, du rapport – et des hiatus – entre Sujet et Collectif. C'est donc réaffirmer avec Lacan que l'inconscient est politique.

Il a quelques fils rouges entrelacés autour de la question centrale de l'écriture dont j'indiquerai ici quelques balises :

✓ « D'où vient le texte ? ». Je renvoie ici à la conférence de Michel Butor qui porte ce titre et où il conclut : « Le texte vient de la misère. Il vient de l'asile, de la ségrégation, de la frustration, de la maladie. Si nous poursuivons ce chemin, nous arrivons aux relations entre la littérature et la mort. On peut dire que le texte vient de la mort. Il est une façon pour les morts de continuer à vivre » (Répertoire V, p21)

✓ Pourquoi écrire un récit plutôt qu'un essai ou qu'un poème ? C'est là un fil de recherche important car aucune forme n'est, à mon sens, supérieure à l'autre, mais chacune vient convoquer différemment le sujet en proie au désir d'écrire.

✓ Que nous enseigne la pratique des ateliers d'écriture, qu'elle soit à l'Université, en ville ou dans les ateliers thérapeutiques ?

✓ Quels liens y a-t-il entre la métalepse dans la littérature et la division subjective en psychanalyse ou par exemple la schize entre l'œil et le regard, ou encore entre la voix et le son qu'est un cri ?

Les fils rouges que je peux repérer pour vous sont les suivants :

- le traumatisme et particulièrement le traumatisme de guerre

² Actes Sud, 2009. La réalité des nouvelles d'Ogawa n'est pas celle que l'on perçoit simplement, et pourtant l'écriture évoque le quotidien et les objets d'un quotidien banal. Quant aux personnages qui apparaissent dans une nouvelle, on peut les retrouver en personnage secondaire ailleurs, ou sur le devant de la scène dans une autre nouvelle.

- ✓ avec des évocations cliniques liées à la guerre d'Algérie, ainsi qu'une réflexion sur l'exil
- ✓ le rappel d'une histoire méconnue : celle des juifs d'Algérie et la disparition d'une culture ancestrale, ainsi que la période de Vichy pour les juifs d'Algérie

- La pratique analytique et institutionnelle :

- ✓ Qu'est-ce qui sous tend l'écoute analytique ?
- ✓ La présence de l'analyste avec une interrogation sur le transfert qui vient clôturer l'ouvrage grâce à un conte de l'Alhambra, « le pèlerin d'amour »
- ✓ la psychose et ce qu'elle nous enseigne quant au Réel

- la façon dont la littérature nous aide à approcher cet impensable de l'Histoire qu'a été la Shoah, avec des mises en perspective d'auteurs comme Primo Levi, Aaron Appelfeld, Jorge Semprun, Charlotte Delbo,...

« Écrire, c'est se tenir à côté de ce qui se tait » peut-on lire dans le recueil « Pas Japonais » de Jean Louis Giovannoni. La seconde partie de cette présentation se fera sous la forme de ces « pas japonais » qui laissent des herbes folles se glisser dans les interstices, afin de faire entendre ce qui peuple l'écoute de l'analyste ainsi que ses silences.

Je souhaite évoquer d'emblée un point essentiel pour moi : ce livre est écrit sous l'égide autant de la psychanalyse que de la poésie. Car l'une et l'autre ont cette fonction « d'écouter en soi ce qui se tait » et qui cherche à prendre parole dans le symptôme, dans le Réel du corps, dans le rêve, la production délirante ou artistique. Il est nécessaire de permettre au lecteur de laisser vibrer ce qui ne se dit pas et qui lui appartient. En effet, à mon sens, il ne peut y avoir de « clinique que poétique ». Mais il en est de même en littérature et particulièrement pour le poème, il ne peut y avoir d'écriture sans marge laissée à l'autre, le lecteur. Ainsi ce qui se transmet, dans la poésie comme dans la clinique analytique, ne peut s'originer que d'un lâcher-prise autant pour l'analysant que pour l'analyste, autant pour l'auteur que pour le lecteur.

*

Quelles sont les conditions qui ont présidé à l'écriture de ce livre ? : j'ai répondu à une commande qui m'a été faite après que je sois intervenue au Colloque de la Crie à Reims en 2008 avec un texte intitulé « il y a Folie et folies, ou... La Folie dit en creux ce hors temps que les folies dans leur excès veulent éradiquer³ ». Il m'a été proposé par un directeur de collection de rassembler des textes déjà écrits et présentés lors de divers colloques afin d'en faire un recueil dont le titre aurait été « l'écoute peuplée de l'analyste ». La commande était alors de traiter de la question du Sujet et du Collectif. Et tout naturellement, m'est venue l'idée d'introduire par des textes traitant de la Clinique institutionnelle pour aller vers des textes traitant de la clinique du Sujet. Or le premier état de ce manuscrit a eu un seul commentaire : pourquoi ne pas aller du Sujet vers l'institutionnel ? Je repartis donc avec cette « consi-

³ Ce texte a été publié dans les Actes du Colloque de 2008 « Expériences de la Folie » parus en 2010, chez Eres.

gne », qui me mit grandement au travail.

On sait en atelier d'écriture la force d'une consigne, qu'on nomme aussi « contrainte d'écriture ». Tout écrivain s'y confronte un jour ou l'autre : Georges Perec a été celui des écrivains français d'après guerre qui a mathématiquement⁴ inclus des contraintes d'écriture, s'appuyant sur le travail mené avec ses amis de l'Oulipo⁵. D'autres auteurs, lors de résidence d'écrivains, s'engagent dans une écriture sous contraintes : je pense à Catherine Zambon par exemple, qui est un des auteurs contemporains de théâtre souvent mis en scène aujourd'hui, ou encore à François Cervantes.

Mais que met en jeu la contrainte d'écriture ? Elle vient faire diversion afin que la conscience, occupée à la contrainte, laisse se déployer l'autre scène. Aussi n'ai-je pas simplement interverti les chapitres, mais ai-je commencé à procéder à une élaboration différente, me suis-je appropriée la commande puisque se dégageait alors une évidence : il m'importait de faire se conjindre forme et fond comme en littérature et il me fallait ainsi accepter d'abandonner les lissages qu'on retrouve dans tout essai dans le passage d'un chapitre à l'autre. En effet, il s'agissait de témoigner d'un Réel et de la subversion que l'écriture poétique engendre vis-à-vis du Réel traumatique. Ceci était important tant pour moi psychologiquement que comme une évidence liée à la pratique analytique. De plus cette exigence venait faire écho à un colloque du Point de Capiton daté de 2003 « Poésie et Réel : La poésie, une margelle du Réel ? »

Cette aventure d'écriture s'est révélée passionnante, même si le risque était de ne pouvoir être publiée. En effet, il se trouve que l'aspect formel du livre a été pour beaucoup dans le refus de publication d'un des éditeurs contactés, lequel a eu la courtoisie d'expliquer son refus : « un livre protéiforme ne correspond pas à l'époque que nous vivons, et n'est pas vendable, donc pas rentable. »...Il avait tort puisque « Archives Incandescentes » se vend et circule du fait du bouche-à-oreille. J'aurais tendance à penser qu'à trop vouloir courir avec les codes de son époque on en oublie d'inventer son temps... mais aussi d'en accompagner les évolutions sous-jacentes, car il est clair que ce mouvement de cloisonnement des champs dans le domaine de la pensée ne pourra perdurer encore longtemps.

Faire de son symptôme le ferment même de son écriture, c'est ce que Georges Perec fait dans « W ou le souvenir d'enfance » ou encore dans « La disparition ». Ce qui a donc été levé pour moi au cours de l'écriture de ce livre tandis que le manuscrit passait d'un état à l'autre, puis encore à un autre, a été une sorte d'inhibition. Et en subvertissant la forme, celle-ci s'est révélée être porteuse d'un fond tout à fait « incandescent ». Abandonner la linéarité de l'essai a été révélateur de ce qui cherchait alors à se dire et dont j'ignorais l'entière teneur. Il n'était pas là question d'une découverte intellectuelle mais du surgissement d'une interprétation au sens psychanalytique du terme, sorte de « passe » devant laquelle il n'est pas possible de reculer.

Un des symptômes majeurs du trauma est l'éclatement, un éparpillement, une incapacité à se recentrer parfois. Or, en psychanalyse, on n'agit pas contre le symptôme mais avec lui. On ne tente pas de le réduire mais on l'écoute. Si le traumatisme implique un éclatement, alors il s'agit sans cesse de

4 Par exemple, « La Vie mode d'emploi », ou encore « La disparition » roman où n'apparaît pas la lettre e.

5 « Ouvroir de littérature potentielle » : groupe international de littéraires et de mathématiciens se définissant, selon Queneau, comme des « rats qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils se proposent de sortir. »

rassembler les bouts épars pour inventer un présent fragilisé par ce Réel qui insiste, sans pour autant craindre que de nouveau, ça s'éparpille. C'est de cela dont il s'agit dans la cure analytique et il me semblait nécessaire que ce livre en témoigne. L'écoute analytique, qui autorise les coqs à l'âne, le surgissement de l'inconscient, permet de laisser émerger ce qui court en dessous. L'analyse est le seul lieu dans nos sociétés où une telle écoute, une telle parole, sont possibles. Je décidais donc par le biais de l'écriture de tenter de faire entendre « ce qui suit son cours » en dessous et qui s'inventerait alors pour le lecteur lui-même. En effet, un livre n'est pas celui du seul auteur. La lecture rend le lecteur co-auteur. C'est pourquoi il m'est vite apparu que différencier le Sujet et le Collectif ne tenait pas au regard de la pratique analytique elle-même.

*

Pour autant, cette thématique « Sujet/Collectif » demeure un des axes de cet ouvrage. En effet, ce nouage implique un travail de déliaison lorsque Sujet et Collectif sont tenus ensemble de façon quasi fusionnelle, cruellement symptomatique, dans l'ombre de l'Histoire. Ce travail de décollement, de désintrication des plans est celui qui s'effectue dans la cure (plusieurs références cliniques en témoignent dans le livre), mais il y faut quelques autres conditions lorsque l'analysant est traversé, voire façonné, par des catastrophes collectives.

De même que ma pratique d'analyste a toujours côtoyé une pratique institutionnelle, les deux se nourrissant mutuellement, je souhaitais que ce livre rende compte d'une façon de penser non pas linéaire (allant du sujet au collectif, ou du collectif au sujet) mais prenne le risque de ces croisements entre histoire singulière et Histoire.

D'où l'aspect formel de l'ouvrage où se côtoient le poème, l'essai, la nouvelle, et des exergues nombreux car venant témoigner d'une scène qui vient de l'autre, ou pour le dire autrement de l'Autre de la littérature. C'est pourquoi cet aspect formel, qui est le propre du roman plus que de l'essai, vient mettre en évidence combien ce qui échappe au savoir est coextensif du processus de création, autant dans une cure analytique que dans l'acte d'écrire pour l'écrivain ou pour quiconque n'ayant pas statut d'écrivain, se risque à l'écriture. Et je peux avancer pour ce qui me concerne combien la littérature a joué un rôle de tiers symbolique tout à fait remarquable afin d'avancer dans l'écriture de ce livre.

Prenant appui sur l'œuvre de Georges Perec, je voulais montrer, plutôt que démontrer, que le fait d'écrire a pour fonction de rassembler les morceaux épars, sans que jamais cela ne soit acquis. Ce mouvement devenant, à l'image du Fort-Da un mouvement qui inscrit du vivant dans le vivant. Car, pour ce qui concerne le trauma, écrire, c'est d'abord tenter d'inscrire en même temps que c'est s'autoriser à oublier... en effet mon écriture vient en partie du trauma et de la folie de la guerre, avec ce que la mise en fiction narrative imprime du côté du vivant pour qui tente d'échapper à l'ensevelissement sous l'ombre de l'Histoire.

Mais, du fait de ma pratique auprès de patients psychotiques, et auprès

d'équipes travaillant en psychiatrie, mon écriture vient aussi des marges avec la question que nous pose la psychose. Il est clair que l'écoute du trauma permet d'entrevoir l'effroyable d'une existence où le dedans et le dehors ne sont pas repérables, rarement lisibles, ce qui est le quotidien de la psychose. L'ouvrage contient une réflexion sur ce que la clinique de la Folie nous enseigne et quelles passerelles l'écoute du traumatisme nous donne pour l'approcher.

Et puis, il y a la dimension du « corps parlant » et des élaborations de Vincent Mazeran concernant « le Sujet-Limite ». Le symptôme est un acte créatif autant qu'une écriture. D'où l'importance à accorder au corps parlant en prenant appui sur la clinique analytique mais aussi sur la littérature. Aussi dans la mise en « chantiers d'écriture » afin de permettre aux mots de créer de la pensée, le nouage corps/langage/écriture est-il mis en jeu. Ainsi sont à aborder les ateliers d'écriture thérapeutique ou non, et leur vitalité actuelle⁶, ainsi que l'importance de tout texte donné à lire à l'analyste par un analysant durant la cure.

*

La référence initiale au poème de Jean-Louis Giovannoni « Pas japonais » indique aussi que cette présentation est du registre d'une promenade. Passant d'une pierre à l'autre, la texture de la pierre sous le pas modifie celui qui marche et donc la couleur du paysage traversé. Un « pas japonais » semble être un chemin, fut-il de traverse parfois, mais il convoque aussi le marcheur à demeurer présent à lui-même, à ses sensations, à son environnement. Alors le marcheur fait-il se conjindre lâcher-prise et grande vigilance. N'est-ce pas aussi cela l'écoute analytique prise dans le transfert ?

Je vous invite donc à parcourir quelques pierres de ce « pas japonais » :

✓ L'expérience de l'exil m'a donné très tôt le sentiment de demeurer étrangère dans ma propre maison, dans la maison qu'est la langue que pourtant je parle. Dans cette situation, on ne peut alors que tenter de traduire, se servant du poème ou de la fiction narrative afin d'interroger notre rapport à la vérité, toujours mi-dite. D'où le parti pris de ces poèmes et de ces nouvelles qui ponctuent la lecture de l'essai, afin d'ouvrir un champ que la théorisation pourrait refermer. C'est là la place vacante laissée au lecteur, sa part de rêverie à partir du poème ou des exergues. Caroline Sagot-Duvauroux écrit ceci dans *Aa Journal d'un poème* : « Ce n'est pas exactement ma vie que je raconte, bien que tout soit vrai, mais un processus » et plus loin : « l'émoi m'intéresse plus que le moi ». Or l'émoi est sans doute régi en partie par le pouvoir de la Lettre, pouvoir dont il est questions dans plusieurs lieux du livre. Et puis, lorsque j'ai appris que Michel Serres avait publié « Biogée », qui articule textes scientifiques, philosophiques et littéraires, je me suis sentie moins extravagante d'avoir osé la transversalité des champs.

✓ Une de mes interrogations est liée au rapport que les analystes entretiennent avec la théorie : tant de choses échappent, aussi *comment rendre compte de ce phénomène* est l'interrogation de l'écrivain comme du psychanalyste. Et pour ce dernier, l'essai suffit-il au moins à dessiner les

⁶ Voir à ce sujet trois parutions récentes en 2013 et 2014 :

« Éthique de l'animateur d'atelier d'écriture et désir d'écrire », dans « Pratiques d'écriture littéraire à l'université », sous la direction de Violaine Houdart-Merot, Edition Champion.

« Psychanalyse et écriture » dans « Devenir animateur d'atelier d'écriture » en collaboration avec les enseignants du Diplôme universitaire d'animation d'atelier d'écriture, de Marseille Saint Charles. Editions Chroniques Sociales.

« Les mots sont la seule terre où s'établir... » Dans *Politique de l'hospitalité*, La Criée, Reims 2012, paru en Avril 2014 aux Editions Eres.

7 voir p 98 de « Archives Incandescentes »

contours de ce qui échappe ? Avec François Gantheret⁷ j'affirme que je ne crois pas à cette unique solution. D'où le recours à la fiction pour François Gantheret, au grand dam de ses collègues lorsqu'il dévoile ce qu'il en est, ou encore le recours à la poésie pour aider à faire entendre « ce qui se tait ».

✓ Une autre préoccupation, constante depuis fort longtemps, est que la méconnaissance de l'importance de l'Histoire par nombre d'analystes (la grande histoire, *avec une grande hache* disait Georges Perec) vient renchérisse sur le refoulement et parfois valider le déni de certains analysants. La méconnaissance n'est pas du Réel et donc ne peut être à situer du côté de « l'impossible à dire ». Elle vient interdire les conditions d'une levée de refoulement pour l'analysant, ou d'une attention de l'analyste au déni que tel ou tel analysant entretient avec les signifiants de sa propre histoire. Aussi cette question est-elle largement dépliée dans plusieurs chapitres du livre : qu'en est-il de l'Histoire dans les cures de Sujets qui ont eu à faire à un trauma où le collectif, en tant que catastrophe dans le politique, est impliqué ? Je suis persuadée qu'il faut que les analystes soient concernés par l'Histoire, non pour la considérer comme une vérité, mais pour l'intégrer comme un paramètre incontournable. En effet, l'expérience de certaines cures m'indique que des sujets, pris dans les plis d'une Histoire catastrophique, la portent plus qu'ils ne devraient, en demeurant dans la méconnaissance de l'Histoire elle-même dont ils sont non pas auteurs mais acteurs à leur corps défendant. De cette Histoire, ils n'en ont souvent que des bribes, des fragments. Ce qui vient sans doute valider en eux la croyance infantile dans une toute-puissance qui n'aurait rien à faire avec la réalité commune, ou à l'inverse un abatement mortifère puisqu'il n'y aurait pour eux aucune marge de manœuvre.

✓ Par ailleurs, j'ai pu constater que, lorsque dans le discours politique sont validés ces éléments de l'histoire collective demeurée non dite – « silencieuse » pour employer un terme apporté par Jean Jacques Moscovitz à propos de la Shoah – alors un mouvement se produit chez ces sujets dont une part d'eux-mêmes est restée en souffrance, figée, glacée. Ainsi en a-t-il été lorsque Lionel Jospin, alors premier ministre, a déclaré officiellement que la Guerre d'Algérie était bien une guerre et non pas une « simple opération de police⁸ ». Non seulement des analysants ont questionné leurs parents, acteurs de cette période, mais les parents se sont mis spontanément à parler, et les analysants en ont alors fait état dans la cure. Ainsi le traumatisme qui allie trauma individuel et collectif entraîne-t-il toujours une glaciation de la transmission symbolique. C'est sans doute l'une de ses particularités. Et il en va de l'éthique du psychanalyste de prendre en compte cette dimension transgénérationnelle.

✓ D'où l'importance que j'accorde également dans mon livre aux filiations et connivences, hors tout dogmatisme ou chapelles. Ce livre doit à Michel Fennetaux⁹, une partie de son préambule, intitulé « de la main à la page torsion infime », qui a été exposé dans une première version il y a quelques années lors de son séminaire « parole/génocide » à Paris à l'École des Mines. J'ai le souvenir d'avoir lu des poèmes cette après-midi-là, accompagnée par Jeanne Robert, extraordinaire violoniste classique qui tourne maintenant en duo avec un guitariste, et dans un autre registre... celui du Jazz Manouche. Ainsi chacun fait son bout de chemin, mais les belles rencontres sont toujours celles qui continuent à égrainer en d'autres

8 Ce n'est qu'en 1999 que Lionel Jospin formule, lors d'un discours devant l'Assemblée Nationale, que les « Événements d'Algérie » ont bel et bien été une guerre.

9 Michel Fennetaux est décédé en mars 2014. Un hommage lui a été rendu par le Point de Capiton le 12 avril 2014. Je renvoie à ses deux ouvrages « La Psychanalyse, chemin des Lumières ? » ; et « Et dès lors ma guerre commença », Editions Verticales.

temps, en d'autres lieux...

✓ Il m'est apparu essentiel de nommer mes sources afin de dire quels ont été les auteurs investis par un transfert de travail et ce que je dois aux rencontres qui ont permis que ma réflexion soit enrichie. Ainsi en est-il des analystes Jacques Hassoun, Vincent Mazeran, ou encore du metteur en scène Alian Timar, des poètes Jean Louis Giovannoni et Caroline Sagot-Duvaouroux, des analystes et psychiatres travaillant dans des lieux de soin – Jean Oury, Patrick Chemla, et bien sûr René Padelon avec lequel j'ai travaillé durant vingt ans dans le cadre des ateliers de création de Montfavet, lieu d'accueil pluriel et donc d'accueil de la psychose dans la Cité.

En effet, à une époque où l'ultra libéralisme, par toutes sortes de procédés, tend à nous faire accroire qu'on se fabriquerait seul, que l'on serait auto créateur de notre propre devenir « si on le vaut bien », j'affirme par ces multiples références que nous avons à énoncer non seulement d'où nous parlons mais aussi de quelles filiations et connivences symboliques nous pouvons nous réclamer. Reconnaître nos filiations multiples nous permet de les subvertir au lieu de les fétichiser.

✓ Et puis il m'importe aussi de permettre que d'autres découvrent des auteurs dont la pensée et l'écriture nous transforment. Ce fut le cas tout au long de mon travail depuis la création du Point de Capiton dont j'évoque le parcours en introduction de mon livre, et qui m'aura permis de rencontrer et de faire se rencontrer des praticiens de différents champs ayant quelques points communs, dont le souci d'un échange fructueux avec des plus jeunes, le désir de transmettre ou le refus des dogmes. C'est dire que ces rencontres n'ont pas été de simple circonstance, mais ont été provoquées par un transfert de travail lié au Point de Capiton qui fêtera en septembre 2014 sa 25^e année d'existence.

✓ Il n'existe pas d'être humain qui ne s'appuie sur d'autres pour creuser ses propres questions. C'est le cas de l'analysant dans la cure, pour peu que l'analyste ne s'érige pas en maître sachant, c'est le cas de l'analyste dans le transfert de travail à ses pairs, transfert de travail qui lui permet, au-delà de sa propre cure, une présence dans son écoute et de supporter que bien des choses lui échappent. Pour cela faut-il encore que le transfert de travail ne se réduise pas comme peau de chagrin jusqu'à tarir l'inventivité et la critique face à un dogmatisme qui renforce le pouvoir des maîtres à penser. C'est aussi le cas du poète : un mythe bien français prévaut pourtant qui tend à faire accroire que l'écrivain est un être essentiellement solitaire : on évoque souvent l'écrivain inspiré ou le poète maudit. Or en poésie comme en littérature ou en peinture il y a des filiations et des pas de côtés, des espoirs de trouvailles qui se cognent à l'écriture des pairs mais aussi au monde de la littérature tel qu'il est officiellement reconnu. Aussi est-ce aussi au contact d'autres écrivains, certes mais aussi d'autres personnes amies ou proches, que chacun cherche à subvertir la langue et à dégager sa propre écriture d'une gangue qu'il pressent sans parvenir parfois à la fendre. À ce sujet on trouve dans « Archives Incandescentes » quelques références à l'histoire littéraire d'Aaron Appelfeld avec la communauté des écrivains israéliens et à la véritable bataille qu'il a dû mener pour garder son cap d'écriture.

CONCLUSION

Je terminerai en partageant l'enseignement tiré de l'expérience de l'écriture de ce livre, mais aussi de sa présentation avec des publics différents : psychanalystes, écrivains, historiens, artistes...

✓ Se confirme qu'un livre est fait par un auteur et un lecteur, qui sont au bout du compte coauteurs du livre.

✓ J'insiste ici sur l'importance du passage par le discours public pour dépasser ce qui est refusé dans le social : telle est mon expérience, puisque le texte *Le cri, un trou dans une voix* qui a été présenté à Paris dans une première version grâce à Jean Jacques Moscovitz dans les années quatre-vingt-dix, puis à Alger dans une seconde version grâce à Alice Cherki dans les années 2000, demeure encore d'actualité dans sa dernière version dans « Archives Incandescentes » où il a été envisagé qu'il apparaisse grâce au soutien de Pascale Hassoun et d'Henriette Michaud, membres du Cercle Freudien.

✓ Ce constat personnel vient être corroboré par ce que j'ai pu recueillir durant les présentations publiques de l'ouvrage : des retours infiniment précieux, qui indiquent combien il est des thèmes inabordables encore aujourd'hui, y compris par les historiens : nombre de lecteurs, qui se disaient *de gauche et républicains éclairés*, et qui ont passé leur enfance en Algérie ou qui ont eu à faire avec cette guerre dans leur histoire familiale, m'ont dit la souffrance de ces silences dans l'Histoire française. On peut lire à ce sujet *Des hommes* de Laurent Mauvignier.

✓ J'ai été contactée par un jeune cinéaste, Denis Cartet¹⁰, qui ayant lu mon livre a souhaité ma contribution à son film en train de se créer, et qui s'intitule « Mon père, officier d'Algérie ». Il s'agit non seulement d'un film sur les appelés en Algérie, mais aussi d'une œuvre plastique et humaine qui concerne les descendants et ce qu'ils ont à porter dans le silence social. Denis Cartet a réussi ce tour de force de traiter d'un sujet brûlant sans manichéisme et sans complaisance. Par ailleurs ce film a une écriture cinématographique remarquable, qu'il emprunte à la première version, présentée dans des théâtres sous forme de performance, et qui s'intitule *Obstruction d'un vaisseau par un corps étranger*.

Concernant l'histoire française avec la terre algérienne, il est temps peut-être de prendre en compte et de porter attention à ce qui ne se dit pas. D'y porter attention non pas pour dénoncer, mais pour écouter.

À ce titre le fait qu'encore aujourd'hui le livre de Gradowski¹¹ et ce qui concerne les Sonderkommandos soit peu connu, montre bien comment l'être humain a un besoin vital de partition entre le bien et le mal. Or les choses sont toujours plus complexes.

Le film de Claude Lanzmann « le dernier des injustes ¹² », indique que, peut-être, les conditions sont-elles enfin remplies pour la mise en récit mémoriel de cet aspect sombre des Conseils juifs durant la Shoah. Pour cela il aura fallu tant et tant d'années, tant il est vrai que le temps psychique subjectif et la mémoire collective ne vont pas d'un même élan.

¹⁰ Voir à ce sujet : Denis Cartet et <http://www.dailymotion.com/Denis-Cartet>: « Mon père est mort en mars 1977, j'avais à l'époque 11 ans. L'obstruction brusque d'une part de ma vie est intimement liée à la guerre d'Algérie, dans laquelle mon père a été projeté au sein d'un corps étranger : la légion. Je suis parti à la rencontre des gens qui peuplaient ma mémoire, j'ai couru après des lambeaux de souvenirs en fuite, pour recoudre quelque chose, une plaie sans doute. »

¹¹ *Au cœur de l'enfer*, Kime, 2001. Le texte de Zalmen Gradowski est aussi publié dans *Des voix sous la cendre, Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, Calmann-Lévy 2005.

¹² Synopsis et Détails : « Claude Lanzmann à 87 ans, sans rien masquer du passage du temps sur les hommes, mais montrant la permanence incroyable des lieux, exhume et met en scène ces entretiens de Rome, en revenant à Theresienstadt, la ville « donnée aux juifs par Hitler », « ghetto modèle », ghetto mensonge élu par Adolf Eichmann pour leurrer le monde. On découvre la personnalité extraordinaire de Benjamin Murelstein : doué d'une intelligence fascinante et d'un courage certain, d'une mémoire sans pareille, formidable conteur ironique, sardonique et vrai. À travers ces 3 époques, de Nisko à Theresienstadt et de Vienne à Rome, le film éclaire comme jamais auparavant la genèse de la solution finale, démasque le vrai visage d'Eichmann et dévoile sans fard les contradictions sauvages des Conseils Juifs. »

Dans un livre à deux voix avec Boris Cyrulnik, paru en 2012, Denis Pechanski¹³ écrit :

« pour pouvoir construire une mémoire comme mémoire sociale, il faut qu'elle soit partagée par le collectif, il ne faut pas qu'elle soit constituée de mémoires éclatées individuellement. [...] Mon hypothèse est la suivante : il existe une condition à la mise en récit mémoriel »

Ainsi, une des conditions de la mise en récit est-elle que l'autre (le semblable) soit prêt à écouter, mais aussi que les responsables politiques soient prêts à officialiser ce qui court en dessous. Si ces conditions ne sont pas remplies, alors, il reste le symptôme, et/ou l'écriture. Tel est le travail des historiens qui creusent dans ces refoulements sociaux afin qu'émerge collectivement une parole publique. Mais il appartient aussi aux analystes d'apporter leur part à ce travail de culture.

*

En ce qui me concerne, cette mise en récit de l'histoire du judaïsme algérien, celui de ma famille, a dû, pour m'apparaître, cheminer par un long travail sur la Shoah à partir de l'impensable qu'a constitué la profanation du cimetière de Carpentras¹⁴ en 1991. Ce travail, que j'ai mené avec d'autres, a permis et occulté tout à la fois une prise en compte de mon histoire liée au judaïsme algérien. Pourquoi ?

Voici mes hypothèses :

✓ La Shoah joue comme élément paradigmatique d'un impensable. J'ai pu le vérifier dans diverses cures. Et dans ces cures, se cachent toujours derrière l'évocation de la Shoah dans un rêve ou un cauchemar, l'Histoire familiale liée à la guerre d'Espagne, ou encore celle du Vietnam, ou des dictatures dans le monde, ou des soubresauts du pourtour méditerranéen...

✓ Il y a en tout survivant le sentiment que le pire n'est pas advenu, puisqu'il est en vie. Qu'y aurait-il à dire, et quelle pourrait alors être la légitimité d'une plainte et donc encore plus d'une parole, puisque par ailleurs il y a peu d'appétence à l'écoute de ces histoires traumatiques ? On nomme cela la *culpabilité du survivant*.

✓ « Cette impossibilité de raconter – soit parce qu'on a été chassé de la condition humaine, soit parce que la culture ne veut pas l'entendre, produit une sorte de clivage de la mémoire » dit Boris Cyrulnik à Denis Pechanski dans l'ouvrage cité plus haut.

Mon souhait est donc que ces *Archives Incandescentes*, très bien reçues partout où le livre a été présenté, et ignorées par ceux qui ne peuvent entendre cette part insue de l'histoire française – y compris parmi les psychanalystes – contribue à détricoter le nouage « Sujet/Collectif » concernant le trauma de guerre, afin de faire cheminer les sujets qui en sont porteurs, d'un statut de silenciation vers une parole symboligène parce que partageable... simplement partageable.

La parole doit sa force, moins à l'incertitude qu'elle marque, en s'articulant, qu'au manque, à l'abîme, à l'incertitude inventive de son dit.
Edmond Jabès, *Le livre du dialogue*.

¹³ Boris Cyrulnik, entretien avec Denis Pechanski. *Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits*. Ina éditions 2012

¹⁴ Voir à ce sujet les Actes du Colloque de Carpentras : *La loi, les mots, le silence*, Édition Le Point de Capiton, 1991.